

# Le jeu D'ARGENT ET LA SPÉCULATION : QUELQUES ENSEIGNEMENTS À TIRER DE L'OEUVRE DE BALZAC DANS LE CADRE D'UNE ANTHROPOLOGIE DES MARCHÉS FINANCIERS

Thierry Suchère

▶ **To cite this version:**

Thierry Suchère. Le jeu D'ARGENT ET LA SPÉCULATION : QUELQUES ENSEIGNEMENTS À TIRER DE L'OEUVRE DE BALZAC DANS LE CADRE D'UNE ANTHROPOLOGIE DES MARCHÉS FINANCIERS. Éthique et économique/Ethics and economics, 2017. halshs-02411345

**HAL Id: halshs-02411345**
**https://shs.hal.science/halshs-02411345**

Submitted on 14 Dec 2019

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# LE JEU DôARGENT ET LA SPÉCULATION : QUELQUES ENSEIGNEMENTS À TIRER DE Lõ UVRE DE BALZAC DANS LE CADRE DôUNE ANTHROPOLOGIE DES MARCHÉS FINANCIERS.

*Publié par Ethique et économique,* volume 15, n°1, décembre.

**Thierry Suchère**
EDEHN (Équipe dôÉconomie Le Havre Normandie)
Université du Havre
thierry.suchere@univ-lehavre.fr

**ABSTRACT:** Public opinion wrongly thinks of the Stock Exchange as something difficult to decipher. It seems to be reserved for specialists in economics who insist on the rationality of the actors (optimizing, mimetic or self-referential rationality ...) and on the assumption of a market efficiency: its capacity to ensure an optimal allocation of capital. In the nineteenth century, there existed a "stock market novelò where the Stock Exchange is described as a shambles (synonymous of disorder, messé ). For individuals, itôs passion that speaks whenever it comes to money. In two texts, Honoré de Balzac illustrates the on-going transformation of the structure of the dominant classes under the effect of money circulation. Capital markets are seen as black holes in which outsiders develop strategies on the edge of legality in order to make a fortune. It tells stories of unjust enrichment intended to trick gullible small savers. In a society that sees its traditional social values declining, the state finds it hard to say what public morality should be. Should we let the invisible hand act with the idea of attracting capital to finance public debts? Should we regulate to avoid fraudulent behavior at the origin of stock market crashes? Should we close the stock exchange and thus outlaw speculation on the ground that this is only a sort of gambling?

**RÉSUMÉ :** lôopinion publique pense à tort la Bourse comme quelque chose de complexe à décrypter. Ce travail serait réservé aux seuls économistes lesquels insistent sur une prétendue rationalité des acteurs (optimisatrice, mimétique ou auto-référentielleé ) et sur lôhypothèse dôefficience des marchés : leur capacité à assurer une allocation optimale du capital. Au XIX$^{e}$ siècle, il existait un roman de Bourse. La Bourse y est décrite comme un capharnaüm (synonyme de désordre, de bazaré ). Chez les individus, côest la passion qui parle dès lors quôil est question dôargent. Au travers de son oeuvre, Honoré de Balzac illustre la transformation en cours de la physionomie des classes dominantes sous lôeffet de lôargent qui circule. Les marchés de capitaux sont vus comme des zones grises dans lequel des marginaux tachent dôy faire fortune en développant des stratégies à la limite de la légalité. Il sôy raconte des histoires dôenrichissement subites destinées à endormir lôépargnant trop crédule. La société voyant ses valeurs sôeffacer, lôÉtat a bien du mal à dire ce que doit être la morale publique. Faut-il laisser-faire avec dans lôidée dôattirer des capitaux pour financer la dette publique ? Faut-il réglementer pour éviter les abus de comportement qui sont à lôorigine des krachs boursiers ? Faut-il interdire les marchés de capitaux et la spéculation au motif quôil nôy a là que des jeux dôargent sans aucune utilité sociale évidente ?

Classification JEL : A12, A13, A14, B50, G00, G01

## 1. INTRODUCTION

*La Comédie Humaine* regroupe l'essentiel des écrits d'Honoré de Balzac [1799-1850]. Auteur prolifique, Balzac rend compte du comportement des hommes de son temps sous tous ses aspects. *La Comédie Humaine* comprend un volet qui relève de l'anthropologie économique. Sous les yeux de l'écrivain, s'opère le passage de la société d'ancien régime au capitalisme. La bourgeoisie industrielle et commerçante souhaite gagner de l'argent (cf. le mot d'ordre attribué à François Guizot « *enrichissez-vous par le travail et par l'épargne* »). L'économie est en passe d'orienter le devenir du monde : un fait que symbolise « *l'omnipotence, l'omniscience, l'omniconvenance de l'argent* » (Balzac H de [1837], p. 331). Au travers de plusieurs de ses écrits, Balzac traite du rapport des hommes de la première moitié du XIX$^{e}$ siècle à l'argent. Sont abordés le prêt d'argent et la pratique de l'usure dans *Gobseck* [1830], la spéculation sur les marchés de capitaux traitée au travers d'une nouvelle *La maison Nucingen* [1837], les relations entre créanciers et débiteurs au travers d'une pièce de théâtre *Le faiseur* [1840]... Avec ces textes, Balzac inaugure une manière propre aux écrivains du XIX$^{e}$ siècle de décrire l'univers de l'argent et de la finance qui se veut critique au regard de ce qui s'observe sur le plan des comportements : le roman de Bourse (cf. Relfait C. [2007]).

Au XIX$^{e}$ siècle et dans tous les grands pays développés (États-Unis, Allemagne, France ), on enregistre des débats qui intéressent l'opinion publique et dans lesquels les hommes politiques et les journaux de l'époque doivent prendre position autour d'une question : faut-il autoriser ou non les Bourses de valeurs (cf. De Goede M. [2005 b]) ? Ce débat traverse les milieux intellectuels et donc l'univers de la littérature. Dans *La maison Nucingen*, Balzac dit que « *Les actions industrielles, les commandites deviennent la loterie, le jeu sans tapis* » (Balzac H de [1837], p. 378). Dans *Le faiseur*, Balzac fait dire à son personnage principal Mercadet qu'il recherche des fonds qui doivent lui permettre de « *garder sa place au grand tapis vert de la spéculation* » (Balzac H de [1840], acte I scène VI). Proche de la faillite, Mercadet est « *semblable au joueur de la table fatale* » (Balzac H de [1840], acte III scène III). Dire qu'une activité sérieuse relève du jeu, c'est chercher à la rabaisser. Dédicaçant *La Maison Nucingen* à son amie Zulma Carraud, Balzac défend l'idée que sa nouvelle comporte « *un enseignement social*» au sens d'une morale. L'expression déjà entrevue « *Omniconvenance de l'argent* » est un néologisme Balzacien pour signifier un argent qui tient lieu de tout dans un monde devenu anomique. Gobseck « *est un homme qui s'est fait or. Sait-t-il s'il existe un Dieu, des sentiments, des femmes, un bonheur ?... Si vous aviez vécu autant que moi, vous sauriez qu'il n'existe qu'une seule chose matérielle dont la valeur soit assez certaine pour qu'un homme s'en occupe. Cette chose… c'est l'or. … L'or représente toutes les forces humaines. L'or contient tout en germe et donne tout en réalité… L'or est le spiritualisme de vos sociétés actuelles* » (cf. Balzac H de. [1830]).

Après avoir résumé la nouvelle *La maison Nucingen* et la pièce *Le faiseur*, on s'interrogera sur ce qu'une anthropologie des marchés financiers peut tirer d'une relecture des écrits de Balzac. Nous opterons alors pour la structure de propos suivante : (i) Balzac décrit un monde qui n'est pas celui des libéraux et dans lequel l'échange n'est pas forcément mutuellement avantageux (cf. Orléan A. in Peraud A. [2013]). Les marchés financiers ne créent pas de richesse. Ils fonctionnent sur le principe du jeu à somme nulle, les initiés faisant fortune sur les dos de l'épargnant moyen naïf ou gogo ; (ii) Dans le roman de Bourse, on a souvent recours à l'expression de puff financier pour signifier qu'il

y a tromperie. A l'homme à qui on demande de confier son argent, il s'agit d'ôter ses facultés de jugement, lui servir des histoires d'enrichissement sans cause, bluffer à propos de prétendues faillitesé et ponctuer le tout de quelques sommes astronomiques et imaginaires propres à donner le tournis ; (iii) Sur ces mêmes marchés, agissent des personnes en marge de la société qui rêvent de devenir millionnaire. Ils n'ont pas accès au crédit, ni réseau de relation. Les marchés de capitaux seraient des zones grises sur lesquels il leur est possible de jouer gagnant en se situant à la limite de ce qui est légal (cf. voir dans l'histoire récente la technique dite des junk-bondsé ). La réussite sociale de l'aspirant dominant n'est pourtant complète que si l'origine de l'argent tend à s'effacer et qu'au capital économique vient s'ajouter du capital symbolique (cf. la figure récente de Georges Soros qui s'affiche en philanthrope après avoir donné dans la spéculation) (Guilhot N. [2006]) ; (iv) L'État défend une morale publique à géométrie variable. Il y a inconséquence de la part de l'Etat à vouloir traiter de façon différenciée le jeu d'argent et la spéculation financière parce qu'il s'agit de pratiques profondément imbriquées les unes dans les autres ; (v) Au final, le discours des économistes n'épuise pas tout ce qu'il est possible de dire sur la Bourse. Le roman permet de saisir le réel dans sa complexité et son épaisseur (cf. Peraud A [2013]). A la vision de marchés efficients qui conduiraient à une allocation optimale du capital, on opposera la vision du romancier d'une économie de casino et à celle d'une rationalité économique des agents cette autre vision de spéculateurs mus par une passion pour le jeu d'argent que n'arriverait pas à canaliser le logique de l'intérêt. Sont contredites les thèses défendues par Albert Hirschman [1980] dans *Les passions et les intérêts : justification politique du capitalisme avant son apogée*.

## 2. *LA MAISON NUCINGEN* [1837] : LE DESCRIPTIF D'UN PUFF OU COMMENT SUR LA BASE D'UN MONTAGE FINANCIER COMPLEXE PARVENIR À TROMPER LES ÉPARGNANTS.

La maison Nucingen est une banque dont l'activité repose sur deux compartiments : une banque de dépôt et une banque d'affaires. Le banquier Frédéric de Nucingen gère les avoirs d'aristocrates et de grands bourgeois. Sa clientèle est constituée de personnages qui vivent de leurs rentes et ont pour nom Godefroid de Beaudenord, le marquis d'Aiglemont, la baronne d'Aldriggeré .. La banque Nucingen gère également un portefeuille de titre émis dans le cadre d'opérations de financement d'entreprises industrielles. La société Claparon travaillerait ainsi à l'extraction d'argent et de cuivre et à la réalisation de grands travaux d'infrastructure du type canaux de navigation. Le roman, est centré sur la manière dont Frédéric de Nucingen en arrive à « *désintéresser ses créanciers au moyen de manî uvre plus ou moins habiles* » (Balzac H de [1837], p. 371) (cf. Bouvier-Ajam M. [1965]).

Frédéric de Nucingen est arrivé à Paris sans fortune et sans appui. Dans un premier temps, il lui a fallu se faire connaître partant du principe qu'on ne prête qu'aux riches « *En 1804, Nucingen étaient peu connu, les banquiers d'alors auraient tremblé de savoir sur la place cent mille écus de ses acceptations. Ce grand financier sent alors son infériorité. Comment se faire connaître ?* » (Balzac H de [1837], p. 338). Nucingen simule deux fausses faillites avec l'idée de construire sa réputation autour de sa capacité à se sortir avantageusement des pires difficultés. Au XIX$^{e}$ siècle et dans un secteur bancaire encore peu réglementé, faire faillite implique pour la banque suspendre ses paiements et donc qu'elle ne soit pas en mesure de rendre leurs avoirs aux déposants. Nucingen propose à ses clients qui craignent de tout perdre un arrangement à l'amiable : transformer leurs avoirs potentiellement réduits à néant en se portant acheteur de valeur morte ou de titres

dont le cours en Bourse est actuellement en dessous de sa valeur dite faciale ou d'émission. Frédéric de Nucingen bâtit sa réputation de financier adroit en repérant des pépites parmi les valeurs mortes: des titres au potentiel de croissance insoupçonné. Ayant craint un temps de tout perdre, les épargnants se retrouvent miraculeusement enrichis par un Nucingen qui a gagné en visibilité et en reconnaissance de son savoir-faire professionnel.

Réfléchissant à une ultime opération qui lui permettrait de se retirer des affaires, Frédéric de Nucingen poursuit un objectif beaucoup plus inavouable : dépouiller ses créanciers en montant un coup de bourse décrit par Balzac comme un coup de Jarnac (cf. un coup donné en traitre ou de façon déloyale). Au préalable, Frédéric de Nucingen et ses associés (Du Tillet ) ont pris soin de s'octroyer à eux-mêmes des actions gratuites de la société Claparon. Puis, Nucingen entreprend de faire grimper artificiellement le cours des titres de la société Claparon. Pour ce faire, il distribue des dividendes fictifs prélevés sur le capital de l'entreprise. On pense au mécanisme dit de la pyramide de Ponzy : des dividendes versés aux actionnaires pris sur l'argent versés par ces mêmes actionnaires. A cette époque, il n'y a pas de séparation entre la banque de détails et d'affaires. La banque de dépôt garantit les fonds (et donc les titres Nucingen) sur la base de résultats obtenus dans le cadre d'activités industrielles et commerciales. La maison Nucingen finance une compagnie maritime dont les bateaux sont chargés de ramener tout l'or du Mexique. La référence aux Amériques est utilisée sciemment par Balzac considérant sa puissance évocatrice. On pense à : (i) la recherche de l'Eldorado par les conquérants espagnols. La maison Nucingen mobilise « *tous ses capitaux en faveur du Mexique qui lui retourne de métaux, des canons espagnols si sottement fondus qu'il s'y trouve de l'or, des cloches, des argenteries d'église, toutes les démolitions de la monarchie espagnole dans les Indes* » (Balzac H de [1837], p. 386) ; (ii) sous le règne de Louis XV, la banque fondée par John Law qui se proposait de prendre en dépôt l'or des épargnants, de l'échanger ensuite contre du papier monnaie et de garantir le tout sur la base d'une compagnie maritime placée en situation de monopole et qui aurait ramené l'or de la Louisiane. L'or du Mexique est « *une machine destiné à jouer le rôle du Mississipi du système de Law* » (Balzac H de [1837], p. 371) ; (iii) Et à une époque ou les moyens de communication sont sommaires, l'éloignement est un artifice dont use le romancier pour faire comprendre que les épargnants ne sont que rarement en mesure de vérifier ce que le banquier consent à leur donner comme information.

Le banquier Nucingen recourt ensuite à un homme de paille Rastignac amant de sa femme sur lequel il dispose donc de moyens de pression. Frédéric de Nucingen confie à Rastignac qu'il a des difficultés financières : les navires partis pour le Mexique tardent à revenir. Rastignac veut protéger son amante Delphine de Nucingen. Il obtient du banquier la séparation de biens d'avec sa femme que Nucingen met en scène de même qu'une prétendue fuite à l'étranger. Manipulé, Rastignac se fait le propagateur involontaire d'une rumeur sans fondement. Il fait part du risque de faillite à un créancier de ses amis Godefroid de Beaudenord en lui défendant d'en parler à quiconque. Circulant, la rumeur en vient forcément à s'amplifier / se déformer : « *La nouvelle circula avec la rapidité d'un feu sur une meule de paille. Les choses les plus contradictoires se disaient… Le lendemain, l'alarme régnait à la Bourse… La rumeur était d'autant plus grande sur la place de Paris…* » (Balzac H de [1837], p. 386-388). Le procédé mis en î uvre lors des deux précédentes faillites est ensuite répété sous une forme volontairement inversée. Pour échapper à l'accusation d'escroquerie, il est nécessaire que la spoliation du créancier parte d'une initiative qui émane du créancier lui-même. Les déposants auprès de la maison

Nucingen craignent de perdre leur argent. Cherchant à sauver une partie de leurs avoirs, ils se prêtent à des arrangements indélicats et autres manî uvres frauduleuses. Godefroid de Beaudenord et les autres créanciers acceptent de signer un papier antidaté dans lequel ils donnent lôordre à leur banquier dôéchanger leur créance sur la banque non pas contre de lôargent mais contre des titres représentatifs de la société Claparon croyant que ces derniers continueront de prendre de la valeur. Tous les acteurs de ce drame ne sont pas dupes. Il y en a qui devinent la manipulation tels Du Tillet fondateur de la société Claparon et deux compères Gigonet ou Werbrust. Ces derniers pensent quôil y a un coup à jouer et échangent des titres Claparon quôils ont eu pour rien et dont le cours est largement surévalué contre des titres Nucingen moyennant une décote sur la valeur de ce dernier pouvant aller jusquôà 50% au plus fort de la panique. Cherchant à se justifier dôaller contre lôopinion publique, ils avancent une raison entendable et plausible : Nucingen est habile et finira bien par se renflouer. Quelque temps plus tard, on apprend que les navires sont revenus chargés de métaux précieux et les titres Nucingen reprennent de la valeur. Coquille vide, la société Claparon fait la culbute voyant la valeur de son capital divisée par trois.

## 3. *LE FAISEUR* : LE PORTRAIT DôUN DEBITEUR QUI SAIT EXPLOITER LES FAILLES DE SES CREANCIERS.

*Le Faiseur* est une pièce de théâtre ayant pour thème les relations entre créanciers et débiteurs. Au milieu du XIX$^{ème}$ siècle et en France, on enregistre une pénurie de métaux précieux laquelle freine le développement du commerce et de lôindustrie. On souffre dôun système bancaire insuffisamment mature ou à lôétat dôébauche. La circulation dans lôéconomie repose alors sur des transferts de créances privées relié à une unité de compte : lôor. Personnage principal de la pièce, Mercadet est endetté à hauteur de 300 000 francs quôil ne peut rembourser et il est donc menacé de saisi sur ses biens, dôêtre expulsé de son domicile et jeté en prison. Le texte rappelle quôil existait lôexistence une ancienne contrainte de corps qui signifie la condamnation de celui qui ne peut payer sa dette à lôesclavage sous lôAntiquité romaine, voire la prison à une époque plus récente... Le texte mentionne un passage de la Bible qui porte sur lôobligation faite aux créanciers de consentir à une annulation des dettes à intervalles réguliers. A lôépoque de Balzac, il semble quôon ne jette plus que rarement les débiteurs insolvables en prison sauf cas avéré de faillite frauduleuse. Dans le cadre de réseau dôéchange ou la confiance est capital, on préfère attendre un possible retour de fortune de lôimprudent et ne pas risquer de tout perdre. La pièce *Le Faiseur* raconte une histoire dôinversion de rapport de force : du créancier qui fait pression sur le débiteur au souci du créancier de ménager son débiteur, de ne pas lôacculer à la faillite sôil veut revoir un jour son argent (Citton Y in Peraud A [2013]). « *Ne suis-je pas supérieur à mes créanciers ? Jôai leur argent, ils attendent le mien ; Je ne leur demande rien et ils mêimportunent. Un homme qui ne doit rien, mais personne ne songe à lui tandis que mes créanciers sôintéressent à moi !*» (Balzac H de [1840], acte I scène VI).

La pièce est en partie autobiographique. Balzac a mis beaucoup de lui-même dans le personnage de Mercadet. Il a longtemps cru pouvoir faire fortune se lançant dans lôélevage de vers à soie, dans lôimprimerie, lôimmobilier, les mines, les plantations dôananasé autant de projets qui se sont soldés par des faillites retentissantes. Balzac passa sa vie à fuir ses créanciers. Mercadet cherche à gagner du temps face aux injonctions à payer de ses créanciers et pour ce faire il raconte des histoires. Mercadet « *écrit des prospectus qui sont des pièges à loupé Il a toujours des créanciers, et il les promène, et*

*il les retourne… il leur parle* » (Balzac H de [1840], acte I scène II). Honoré de Balzac est obligé par de sérieux et constants ennuis d'argent à constamment inventer de nouvelles histoires qu'il lui faut vendre : *La Comédie Humaine* comprend 90 titres sur un total de 145 titres prévus dans le plan initial dressé par Balzac. Dans le cadre d'une controverse avec Balzac, le critique littéraire Sainte-Beuve [1804-1867] ira jusqu'à parler de littérature industrielle. Si Balzac s'est mis sur la fin de sa vie à écrire des pièces de théâtre, c'est parce qu'il lui semblait que cela pouvait lui rapporter plus.

Dans *Le faiseur*, il est donc question d'une première histoire inventée par Mercadet sur son associé Godeau parti avec les 150 000 francs de la caisse. Godeau est parti en Inde avec pour intention de faire fortune. A ses créanciers, Mercadet veut faire croire que Godeau va revenir incessamment sous peu sauf qu'avec le temps, cette histoire n'abuse plus personne. *« Godeau est un mythe, une fable, c'est un fantôme. Vous le savez bien* » (Balzac H de [1840], acte V scène V). On pense au procédé littéraire connu sous l'appellation générique d'Arlésienne : un personnage dont on parle tout le temps et qu'on ne voit jamais. Godeau est une histoire à laquelle Mercadet recourt pour abuser ses créanciers. « *Tout le monde a son Godeau : un faux Christophe Colomb* ! *Après tout Godeau… (il regarde s'il est seul), Godeau, je crois qu'il m'a rapporté plus d'argent qu'il ne m'en a pris* » (Balzac H de [1840], acte I scène XIV). Rappel : Christophe Colomb avait comme ambition de découvrir une nouvelle route des Indes. Il est parvenu à faire financer son expédition par la couronne d'Espagne faisant miroiter de possibles retombées économiques.

La fable sur Godeau ne faisant plus recette, Mercadet est contraint d'inventer une autre histoire : celle du mariage de sa fille Julie avec un riche prétendant Monsieur de La Brive. A son futur gendre, Mercadet fait miroiter 150 000 francs de dot. Rappelons que dans la haute société du XIX$^{e}$ siècle, le mariage était considéré comme une opération patrimoniale. « *Quand sa fille est bien mariée, sa mère dit qu'elle a fait une excellente affaire* » (Balzac H de [1837], p. 369). Mercadet agite une promesse de dot mais il sait qu'il ne pourra l'honorer. Il joue avec un argent qu'il n'a pas. A l'histoire imaginée par Mercadet répond celle tout aussi inventée Monsieur De La Brive. De la Brive vit en rentier et parce qu'il lui parait inconcevable de travailler. Il dépense sans compter aimant briller en société ce qui signifie pour lui posséder un hôtel particulier, donner des fêtes, disposer d'une loge au théâtre, avoir des chevaux… Ce refus du travail et un rapport parfaitement détaché à l'argent caractérise l'ethos de la noblesse avec un fort pouvoir de fascination sur la bourgeoisie du XIX$^{e}$ siècle (cf. De Blic D. et Lazarus J. [2007]). Sauf qu'ici tout n'est qu'apparences. En réalité, De la Brive s'appelle Michonin. Il est de fausse noblesse et il a 150 000 francs de dette vivant au-dessus de ses moyens. Il possède bien des terres mise en avant dans le cadre des arrangements financiers avec Mercadet prélude à une possible union des deux familles sauf qu'elles sont hypothéquées au-delà de leur valeur. Ces terres sont situées en bordure de mer et sur un terrain marécageux. Parier sur De la Brive pour se renflouer, ce serait donc investir sur du sable, prendre le risque de s'enfoncer et de se noyer. D'autres péripéties font que Mercadet s'est retrouvé à devoir échanger des valeurs boursières déclassées contre des créances sur un Michonin qu'il ne connaissait pas encore. A son tour, Mercadet est devenu créancier d'un débiteur insolvable qui lui sert des histoires auxquelles il a failli se laisser prendre. Mercadet a été « *trompé comme à la Bourse !* » (Balzac H de [1840], acte III scène XIV).

Cherchant à échapper à la ruine, il reste à Mercadet une dernière planche de salut : réaliser un coup de Bourse. La société des Mines de Basse-Indre est l'objet d'un extraordinaire et

irrationnel engouement. Le cours des titres a grimpé en flèche sans quôon puisse expliquer pourquoi. Dans un premier temps, il sôagit de taire les informations contenues dans le rapport dôexpert sur la présence effective de minerai, puis de créer un sentiment de panique en lançant de fausses rumeurs de manière à faire chuter les cours. Dans un second temps, Mercadet se propose de racheter les titres. Au final, il pense pouvoir profiter de la hausse qui ne manquera pas de se produire quand les acteurs auront pris connaissance des informations contenus dans le rapport des géologues. A la Bourse, il faut avancer lôargent des placements. Comme Mercadet nôen a pas, il est contraint de jouer à découvert. Il lui faut lôautorisation dôagents de change et donc inspirer la confiance. Mercadet contourne la difficulté. « *Tenez… Nous nôavons pas de capital, dois-je le dire… Personne ne nous donnerait un sou le sachant. Eh bien, ne blâmez donc pas les moyens que jôemploie pour garder ma place au grand tapis vert de la spéculation, en faisant croire à ma puissance financière. Tout crédit implique un mensonge* » (Balzac H de [1840], acte I scène VI). Mercadet recourt à un homme de paille (successivement le faux De la Brive et Minard lôamant de cî ur de sa fille Julie) qui se fait passer pour Godeau réalisant lôopération en son nom. Par lôintermédiaire du faux Godeau, Mercadet se porte acquéreur à terme de titre de la société des mines de Basse-Indre. Il prend lôengagement dôacheter ces titres dans le futur à un prix définit à lôavance. Mercadet parie que les cours auront remonté lors du dénouement de la transaction. Revendant ses titres, il sera en mesure de réaliser un bénéfice ce qui devrait lui permettre de payer les titres achetés et de se débarrasser de tous ses créanciers… La pièce se termine avec le retour de Godeau. Il finalise lôopération boursière permettant à Mercadet de réaliser une importante plus-value et il annule la dette de Mercadet auprès des créanciers. Sortie dôaffaires au propre comme au figuré, Mercadet place ce qui lui reste dans la propriété foncière qui fut pendant longtemps le placement préféré des Français loin devant les dépôts en banque ou le placement en Bourse .

Lisant *Le Faiseur* de Balzac, on ne peut pas ne pas penser à cette autre pièce de Samuel Beckett [1948] *En attendant Godot*. Beckett dit ne pas avoir eu connaissance de la pièce de Balzac au moment ou il rédigeait son propre texte. Lôorthographe des deux noms diffère. Pour autant, les deux pièces fonctionnent sur le même principe du personnage dont on parle tout le temps et quôon ne voit jamais et dont on ne sait même pas sôil existe. Dissertant sur Godeau / Godot, on pense par association dôidée à la figure de Dieu (*God* en anglais) auquel on fait souvent appel pour nous sauver des dangers qui nous menacent, mais qui ne vient que rarement à la rescousse. Dans le cas de Mercadet, les histoires dôargent lôoccupent tout entier. Elles sont au centre de son existence. *« Lui liquider ! Renoncer aux affaires : mais côest sa vie* ! » (Balzac H de [1840], acte III scène III). Se détourner des affaires, ce serait donc comme dire au revoir à la vie, puis sôen retourner vers le créateur (cf. Citton Y in Peraud A [2013]). « *Jôai montré tant de fois Godeau que jôai bien le droit de le voir. Allons voir Godeau* » (Balzac H de [1840], acte IV scène VII).

## 4. LES RAPACES ET LEURS PROIES : UNE PORTRAIT DE LôHOMME DE BOURSE QUI EMPRUNTE AU BESTIAIRE DU MOYEN-ÂGE.

A la figure ancienne de lôavare chez Molière ou de lôusurier tel Gobseck chez Balzac, le XIX$^{e}$ siècle oppose celle plus moderne du spéculateur. Le vieillard Gobseck a passé sa vie à amasser des biens et meurt au milieu dôun tas de marchandises en état de décomposition avancée. Lôeffort se révèle vain puisquôil lui faut tout quitter (rappel : chez Keynes, la monnaie permet de se projeter dans le futur et elle donne lôillusion que celui qui la possède peut vaincre la mort). Dans *La maison Nucingen*, Balzac défend la thèse dôune spéculation moderne qui porte dorénavant non pas sur des biens, de lôor ou de

l'argenté mais sur des signes de richesse, sur une richesse abstraite, dont la contrepartie est du vide ou le néant absolu. Le sémiologue Roland Barthes [1957] dit du spéculateur tel que le décrit Balzac qu'il est un alchimiste : au sens commun, un homme capable de transformer du plomb en or versus « *L'homme, qui, de rien peut tirer tout* ». Dans *Le Faiseur*, Mercadet joue / manie de l'argent qu'il n'a pas. Dans *La maison Nucingen*, Fréderic de Nucingen s'applique à « *créer des valeurs qui auraient l'air de valoir quelque chose* » (Balzac H de [1837], p. 370) : des valeurs fictives qu'il va ensuite placer auprès de ses clients. La société Claparon travaille à « *un canal qui est encore à faire* » et a « *intérêt à ne pas le finir* » (Balzac H de [1837], p. 388). Elle est une fabrique de « *papier mâché* » ce qui signifie qu'elle n'existe qu'au travers des titres représentatifs de son capital. De nos jours, on dirait que nous avons affaire à une société écran.

La spéculation sur le néant forme la trame sur le fond de laquelle se déroule un jeu à somme nulle. La Bourse ne produit / crée pas de richesse. Par contre, s'y observe des transferts de richesse de sorte que les échanges n'y sont que rarement mutuellement avantageux. La fortune de Frédéric de Nucingen est évaluée au moment ou il se retire à 18 millions de franc alors que Rastignac dispose de 40 000 livres de rente annuelle. Ils ont en face d'eux des épargnants qu'ils ont ruinés par des manî uvres frauduleuses. Le roman *La maison Nucingen* a failli s'appeler *La Haute Banque* qui renvoie aux professionnels de la finance : les « initiés » qui ont un accès privilégié aux sources d'information et les « gros » qui ont les moyens financiers de faire plier le marché (cf. Godechot O. [2009]). A l'opposé, nous trouvons ceux que la profession désigne de façon péjorative sous le nom de gogos. Balzac décrit un monde dans lequel l'envie de jouer / spéculer semble s'être emparée de toutes les strates de la société : de celles qui sont censées donner l'exemple « *L'aristocratie, les gens de cours et les ministériels* » (Balzac H de [1837], p. 374) et jusqu'aux gens de conditions plus modestes (les cuisinières, jeunes filles et hommes de provincee écrit Balzac). Les épargnants placent des sommes d'un montant forcément plus élevé que ce qu'ils avait l'habitude de jouer lorsqu'il n'était question que de tickets à la loterie (cf. « *la mise est é de deux cent cinquante francs au lieu de d'être de quarante sous* » (Balzac H de [1837], p. 379)). Aucun d'entre eux ne connait les principes régissant la Bourse (cf. les règles du jeu) et ils n'ont surtout aucune idée de la stratégie à déployer. Ce sont « *des gens que ni l'éducation, ni le raisonnement ne retiennent dans leurs combinaisons tacitement criminelles* » (Balzac H de [1837], p. 374). Ils sont motivés par ce que Balzac appelle la tendance à l'accaparement : l'avidité sans frein de ceux qui n'auront / n'ont jamais assez d'argent et à qui on promet la lune. Dans *Le faiseur*, Balzac dit des créanciers qu'ils « *veulent être riche en un instant* » (Balzac H de [1840], acte I scène VI). Dans *La maison Nucingen*, Balzac écrit « *Tout le monde cherche une fortune gratis* » (Balzac H de [1837], p. 378). Dupeurs et dupés sont coupables de tout sacrifier au culte de l'argent nous rappelant la condamnation tirée la Bible qui parle de Mammon le symbole de l'argent, de la possession, de l'avariceé : « *Nul ne peut servir deux maîtres, car toujours il haïra l'un et aimera l'autre. Vous ne pouvez servir Dieu et Mammon* » (l'évangile selon Saint Mathieu 6-24).

Auteur de l'ouvrage intitulé *Histoire mondiale de la spéculation* [1994], Charles Klindleberger dit des petits épargnants (cf. représentés par la veuve, le prêtre et le père de famille) qu'ils sont dans un premier temps plutôt réticents à l'idée de placer leur argent en Bourse, mais qu'ils ne résistent que rarement à l'idée de faire fortune rapidement et sans effort. Appâtés par des perspectives de gains démesurés, les petits épargnants en perdent jusqu'au sens des réalités. Ils sont pris de folie spéculative. Inconsciemment, le gogo aspire à être une victime et forme une proie facile pour l'escroc qui passe par là et

rafle la mise. Frédéric de Nucingen fait des affaires avec des déposants en qui il voit des « *petits enfants* » (Balzac H de [1837], p. 370), des « *capitaux niais* » (Balzac H de [1837], p. 371), « *des sots* » (Balzac H de [1837], p. 374)... Le roman de Bourse use dôimages empruntées aux bestiaires. Pour lôécrivain, il sôagit de faire ressortir des qualités et défauts de lôêtre humain en sôappuyant sur une comparaison avec lôanimal. Dans *La maison Nucingen*, la Haute Banque se propose de « *tenir toute la journée la ligne tendue pour pêcher lôactionnaire* » (Balzac H de [1837], p. 1271). Son filet, Frédéric de Nucingen « *le laissait à fleur dôeau, sur la place afin dôattirer les poissons* » (Balzac H de [1837], p. 380). Au poker, un *fish* désigne un joueur débutant contre lequel le joueur professionnel est assuré de gagner (cf. Amadieu T. [2011]). Frédéric de Nucingen prépare minutieusement ses attaques : son dernier coup de Bourse lui demande 10 mois de temps de préparation. Il est vu comme un loup-cervier ou lynx dôAmérique qui voit de loin sa proie et sait attendre. Il a en face de lui des pigeons et des brebis parisiennes quôil se propose de tondre. Son homme de paille, Ferdinand Du Tillet est un chacal. Il est un prédateur de type opportuniste qui se nourrit exclusivement des charognes : les miettes laissées par les épargnants ruinés par Fréderic de Nucingen.

## 5. LES RESSORTS DU PUFF APPLIQUÉS A LA FINANCE : USER DE LA COMÉDIE, DU BLUFF ET PROVOQUER LôIVRESSE EN JONGLANT AVEC DES SOMMES ASTRONOMIQUES.

Rappelons quelques données anthropologiques tirées de lôobservation de lôunivers du jeu avec dans lôidée de comprendre ce qui se trame à la Bourse telle que décrite par le romancier. Dans *Des jeux et des hommes : le masque et le vertige* [1958], le sociologue Roger Caillois parle de grands principes autours desquels sont organisés les jeux dans les sociétés primitives parmi lesquels on retiendra la notion de *Mimicry* (cf. le mimétisme) qui renvoie au travestissement, à la comédie, aux jeux de rôleé et *Ilinx* synonyme de vertige, dôivresse et donc de perte de point de repères. Dans *Jouer : une étude anthropologique à partir dôexemples sibériens* [2012], lôanthropologue Roberte Hamayon insiste sur la polysémie associée au terme jouer. « *Jouer la comédie* » sôapplique à celui qui endosse un habit ou un rôle et se met à raconter une histoire. « *Raconter des histoires* » se dit en langage familier de celui qui ment. Au théâtre, lôacteur a conscience du fait quôil joue mais il ne doit pas le montrer sôil veut être convainquant et emporter lôadhésion du spectateur au moins le temps du spectacle. Du spectateur qui croit à lôhistoire, on dit quôil « *Se laisse prendre au jeu* ». Les choses deviennent plus grave lorsquôil sôagit de « *Se jouer de quelquôun* » pris au sens péjoratif de tromper son monde avec intention de nuire et / ou dôen tirer parti pour soi-même.

Dans *Le faiseur*, Balzac défend lôidée que derrière tout crédit, il y a un mensonge qui demande à être habilement mis en scène pour être pris pour une vérité. La pièce *Le faiseur*, sôouvre sur une scène de dialogue entre les domestiques. La cuisinière dit « *Je vais laisser mes fourneaux et me présenter dans un théâtre pour y jouer la comédie* » *et* le valet de chambre de répondre *« Nous ne faisons pas dôautre chose ici* » (Balzac H de [1840], acte I scène II). Dans *La maison Nucingen*, lôun des protagonistes, Bixiou parle des montages financiers de la banque Nucingen disant que « *la mise en scène dôune machine si vaste exigeait bien des polichinelles* » (Balzac H de [1837], p. 371). La Bourse serait une scène de théâtre (cf. (cf. Citton Y in Peraud A [2013]). Pour réussir il faut être passé maître dans lôart de manipuler des pantins ou des marionnettes. Dans *Le faiseur*, De la Brive cherche à convaincre Mercadet de faire des affaires avec lui. Il parle « *le jargon du bal masqué* » (Balzac H de [1840], acte III scène V) sous-entendu tout le monde

à la Bourse avance travesti comme les acteurs, n'est pas ce qu'il prétend être et a vraisemblablement quelque chose à cacher. A la Bourse, circulent des histoires invraisemblables d'enrichissement sans causes, de fausses faillitesé le tout enrobé de chiffres destinés à donner le tournis et à faire perdre le sens des réalités à celui à qui on demande de confier / placer son argent. La banque Nucingen gère des avoirs considérables qui vont de 400 000 francs à 1 million de franc par déposants à qui elle sert un intérêt fixe de 6 ou 8 %. Elle garantit les dépôts en s'engageant dans des opérations commerciales : un navire parti pour les Amériques et dans lequel on a investi 5 millions de francs. Puis, quand les chiffres sont insuffisants à produire le trouble, on ne craint pas d'user d'un vocabulaire plus vague apte à exciter l'imagination des gogos. Dans le cas de la société Claparon, on sert de très gros intérêts de façon à attirer les épargnants et à faire grimper le cours des titres. Par ce biais, on croit pouvoir promettre à l'épargnant une côte à quatre chiffres.

Dans *La maison Nucingen*, Balzac fait ressortir les mécanismes dit de puff avançant qu'il repose sur des histoires inventées de toutes pièces, sur de la manipulation et rétention de vraies ou fausses informations (cf. la publicité mensongère, le délit d'initié, la comptabilité créativeé )[1]. Nucingen gère les titres représentatifs de sa dette et des actions de sociétés qu'il a créées et il est seul à connaître leur valeur intrinsèque. Le lecteur étant placé au même niveau que le créancier de la maison Nucingen, on comprend que ce dernier dispose de peu d'information quand il s'agit de se faire une idée de la rentabilité des entreprises dans lesquelles la banque lui propose de placer son argent. Les épargnants achètent ces titres attirés par le mécanisme simple du bouche à oreille et par les perspectives de gains mirobolants. On pense aux bons tuyaux que l'on s'échange entre parieurs sur les champs de course. La banque Nucingen ne communique jamais autour de ses sociétés de sorte que personne ne peut affirmer qu'il y a eu tromperie de l'actionnaire. « *Le propre de Nucingen est de faire servir les plus habiles gens de la place à ses projets sans les leur communiquer* » (Balzac H de [1837], p. 371). Et *« Si quelque actionnaire est gobé, il est venu de propos délibéré. On ne lui a pas vendu chat en poche* » (Balzac H de [1837], p. 373). *La maison Nucingen* est une nouvelle difficile à lire demandant de s'y reprendre à plusieurs fois. Elle mélange plusieurs histoires qui s'emboitent et sans rapports apparents les unes avec les autres. Elle comprend de nombreuses digressions, avec une ou plusieurs conclusions attenantes à des histoires intermédiairesé (cf. Kotin A. [1978], Spandri F. [2013]). La difficulté du roman est à l'image de complexité des montages financiers de Frédéric de Nucingen. L'épargnant moyen est comme le lecteur : ils sont perdus et n'ont tout simplement pas les moyens de comprendre (cf. Kotin A.

[1] ) Rappelons la légende qui entoure le personnage de Nathan Mayer de Rothschild [1777-1836]. Le banquier aurait été au courant avant tout le monde de la défaite de Napoléon à Waterloo grâce à un réseau d'informateurs qui, pour la petite histoire, aurait usé de pigeon-voyageurs pour lui transmettre l'information. Disposant avant tout le monde de l'information, Rothschild joua à la baisse à la Bourse de Londres en vendant des livres sterling. Sur le marché, les boursicoteurs ont cru qu'il y fallait voir là le signe de la victoire de Napoléon. Le cours de la livre s'effondra et Rothschild pu racheter des livres à bas prix. Il réalisa une importante plus-value lorsque l'on apprit la défaite des armées napoléoniennes. Dans *La maison Nucingen*, il est effectivement fait référence à la bataille de Waterloo en toile de fond de la deuxième fausse faillite de Nucingen. Le personnage de Frédéric de Nucingen aurait d'ailleurs été inspiré par le banquier et frère de Nathan, James de Rothschild [1792-1868] que Balzac a bien connu. Le personnage de Frédéric de Nucingen s'inspire également de Gabriel Julien Ouvrard [1770-1846] financier de Napoléon et qui sauva de la banqueroute le régime de Louis XVIII. Comme lui, Frédéric de Nucingen spécule sur les marchandises en temps de guerre et notamment sur les fournitures aux armées. « *Chez lui, la banque est un très petit département* » (Balzac H de [1837], p. 359). Nucingen et Ouvrard prêtent aux États au bord de la faillite afin de leur permettre de faire face aux charges d'intérêt sur les emprunts passés. A noter que James de Rothschild réapparait plus tard dans la littérature sous les traits de Gundermann dans *L'argent* [1891] d'Émile Zola (cf. Suchère T. [2016]).

[1978]). Les victimes ne sauront jamais comment et par qui elles ont été dépouillées. « *Il est impossible à qui que ce soit au monde de démontrer comment cet homme a, par trois fois et sans effraction, voulu voler le public enrichi par lui, malgré lui. Personne n'a de reproches à lui faire* » (Balzac H de [1837], p. 391).

## 6. LA TRANSFORMATION DE LA PHYSIONOMIE DES CLASSES DOMINANTES SOUS L'EFFET DES RAPPORTS D'ARGENT.

La nouvelle *La maison Nucingen* est construite autour d'une interrogation qui porte l'origine de la fortune de ces deux figures montantes de la Restauration : Frédéric de Nucingen et Eugène de Rastignac. Les deux protagonistes sont des nouveaux riches. Le sujet du roman est la transformation de la physionomie des classes dominantes sous l'effet d'un argent devenu la mesure de tout homme et de toute chose. Le personnage de Godefroid de Beaudenord est apparenté au marquis d'Aiglemont. Il est noble et fortuné de naissance. Eugène de Rastignac arrive à Paris sans un sou en poche. Balzac décrit ici deux trajectoires inverses l'une de l'autre (cf. Saillant R. [2011]). Lorsque le roman se termine, De Beaudenord est ruiné du fait des machinations financières de Nucingen menées avec l'appui involontaire de Rastignac. A l'inverse, Rastignac est devenu comte et pair de France. Il représente la noblesse au parlement et finira ministre. Pour en arriver là, il lui a fallu bâtir, comme à Nucingen, une stratégie d'ascension sociale. L'héritage, le travail, le mariage arrangé avec sa dot et la spéculation synonyme de jeux d'argent sont tour à tour évoqués par Balzac qui en questionne la légitimité au regard des valeurs de son temps.

Honoré de Balzac est royaliste et catholique et donc nostalgique de l'ancien régime qui est en train de se défaire. Aux yeux de Balzac, il n'existe qu'une seule manière de faire fortune qui soit légitime : l'héritage (cf. Saillant R. [2011]). De vieille noblesse, De Beaudenord est un personnage sans tâche qui a l'estime de ses fournisseurs : il ne marchande pas et surtout paye ses créanciers en temps et en heure. Or, « *Nous vivons un temps ami de la fraude* » (Balzac H de [1837], p. 334). En Droit français, prévaut le principe d'exception de jeu qui veut qu'on ne puisse prétendre ester en justice pour demander le paiement des dettes nées du jeu d'argent lesquelles sont des dettes d'honneur. De Beaudenord est donc irréprochable sur le plan de l'honneur. Dans le même temps, Balzac fait valoir qu'il n'y a que les imbéciles qui n'ont pas compris leur époque pour se croire obliger d'honorer / payer leur dette. De Beaudenord étant fortuné de naissance, il est exempté de travail. Dans la pièce *Le faiseur*, le personnage de De la Brive / Michonin fait valoir que « *La société n'a pas créé d'emplois dignes de lui* » (Balzac H de [1840], acte III scène V). Minard est l'amant de cî ur de la fille de Mercadet Julie. Il est orphelin et son destin, c'est le travail. Ce n'est pas un gendre acceptable. La nouvelle *La maison Nucingen* comporte une page de digression qui porte sur l'histoire de canuts ou ouvriers de la soie de la ville de Lyon qui souhaitaient pouvoir « *vivre en travaillant* » et dont la révolte fut noyée dans le sang. Balzac fait ainsi valoir la naïveté de ceux qui seraient tentés par le travail avec dans l'idée de faire fortune. Dans le recueil de textes intitulé *La comédie (in)humaine de l'argent* [2016], l'historien Patrice Baubau constate donc que chez Balzac « *La véritable valeur négative… C'est le travail comme non-plaisir, non-oisiveté, non-richesse signe tangible de la valorisation du modèle aristocratique… . La valeur négative, c'est le travail dont la place dans la vie est inversement proportionnelle à la position dans la hiérarchie sociale. Balzac écrit une économie de l'anti-travail* » (cf. Baubau P. in Peraud A [2013], p. 107-108). Le mode de vie de la noblesse obligeant ainsi à l'oisiveté, le temps qui passe est consacré à la dilapidation de la fortune familiale.

Dans *Philosophie de l'argent* [1900], le sociologue Georg Simmel met en avant la figure du prodigue comme participant des pathologies en rapport avec l'argent : il est celui qui trouve son plaisir dans le fait de dilapider son argent et qui entend montrer par ce moyen que l'argent ne compte pas pour lui ou n'est pas une valeur en soi.

Dans le roman de Bourse, les joueurs /spéculateurs ont généralement la même biographie. Nucingen est d'origine juive et alsacienne (sous-entendu prussienne) par son père lequel s'est converti par intérêt[2]. Nucingen est un homme d'argent (cf. Tilby M. [2005]). Il ne fait pas parti de la haute société au sens ou il n'est pas accueilli dans les derniers salons ou l'on cause en vertu de ses origines et de son métier. Dans les travaux déjà cités du sociologue Roger Caillois, sont mises en évidence les principes de jeu en concordance avec les valeurs de l'époque moderne : *agon* (la concurrence, l'affrontementé ) qui suppose le travail, l'effort, le talent que l'on cultive, le mériteé et *aléa* (le hasard) synonyme d'appel à la chance. L'héritage renvoie à une forme d'aléa absolu. La stratégie de ceux qui ne peuvent compter pas plus sur l'héritage que sur le talent ou le travail pour réussir serait de s'en remettre à autre forme de chance. Sur les marchés de capitaux, le spéculateur est dans la même position de celui qui joue à la loterie : il escompte bien faire fortune sur un coup de Bourse et donc changer de vie radicalement et sans effort. Aux jeux d'argent, Nucingen occupe une place un peu particulière : celle du tricheur. Marginal de par ses origines, il est celui qui donne dans la transgression. Il a commencé dans la vie sans capital et sans relations sociales. Il est donc obligé d'user de stratégies à la limite de la légalité pour conquérir sa place. Il parvient à se hisser tout en haut de l'échelle sociale sauf qu'il lui manque la légitimité sociale. Pour se faire accepter / adouber par la classe dominante, il lui faut gagner en capital symbolique et occulter les moyens par lesquels il est parvenu jusqu'au sommet. «*Pour pouvoir subsister, le banquier doit devenir noble, fonder une dynastie comme les prêteurs de Charles-Quint les Fugger, créés princes de Babenhausen et qui existent encore dans l'Almanach de Gotha*é *La banque cherche la noblesse par instinct de conservation et sans le savoir peut être. Jacques C*œ*ur a fait une grande maison noble, celle de Noirmoutier éteinte sous Louis XIII*é *Il est mort prince*

[2] ) Dans le roman de Bourse, on trouve de l'antisémitisme. Pour le lecteur contemporain, toute la question est de savoir si ce qu'il lit reflète l'état d'esprit d'une époque et / ou celui du romancier et dans quelle mesure cela n'a pas contribué à renforcer des tendances nauséabondes. Au XIX[e] siècle l'antisémitisme est présent dans l'opinion publique française : de l'extrême droite aux socialistes (cf. la famille Rothschild vue comme incarnation du grand capital). Dans le roman *L'argent* [1891], Émile Zola s'inspire ainsi de faits réels racontant comment l'Union Générale ou la banque créée par le catholique Eugène Bontoux entendait mettre fin à la domination des milieux d'affaires juifs symbolisés par le baron James de Rothschild (cf. Suchère T. [2016]). A son personnage principal Saccard, Zola fait tenir à plusieurs reprises des propos antisémites parmi lesquels «*L'Empire est vendu aux juifs, aux sales juifs, tout notre argent est condamné à tomber entre leurs pattes crochues* » (Zola E. [1891], p. 243). Plus loin dans le texte, Zola fait parler Caroline, amante de Saccard, qui représente dans le roman la vertu et à qui il fait dire «*Pour moi, les juifs, ce sont des hommes comme les autres. S'ils sont à part, c'est qu'on les y a mis*» (Zola E. [1891], p. 484). La seconde position est seule conforme avec ce que pense Zola à la fin de sa vie si on s'en tient à son rôle dans l'affaire Dreyfus.
Les racines de cette attitude sont à chercher dans la façon dont la religion catholique pense le rapport des hommes à l'argent (cf. De Blic D. [2003]). De nombreux épisodes tirés de l'Ancien et du Nouveaux Testament font de l'argent un tabou : l'adoration par les Hébreux du veau d'or, Jésus qui chasse les marchands du temple, la trahison de Jésus par Judas contre trente deniersé Au moyen-âge, le prêt à intérêt se voit interdit par l'Église partant du principe que l'argent seul ne produit rien et qu'il doit être fécondé par le travail. Le rôle de banquier fut donc confié à un groupe en marge de la société catholique : les juifs. Il nous semble que l'antisémitisme n'épuise pas le sujet qui est celui plus général de la peur engendrée par l'étranger au corps social. Dans *The trading crowd: a ethnography of the Shanghai stock market* [2005], l'anthropologue Ellen Hertz relate les débuts de la Bourse de Shanghai en 1992. Dans la Chine communiste, circule cette légende de grands spéculateurs qui sont d'anciens détenus (et donc des marginaux / asociaux selon la terminologie communiste), reconvertit dans la finance faute de pouvoir accéder aux emplois officiels.

*d'une île de l'Archipel ou il a bâti une magnifique cathédrale*» (Balzac H de [1837], p. 340). Le banquier Aldrigger a fait un bon mariage qui lui a permis de devenir baron. Frédéric de Nucingen devient pair de France et officier de la légion d'honneur. Dans les écrits du père de la sociologie moderne Émile Durkheim, il est question d'anomie synonyme de perte de tous nos points de repère dans l'espace social. Le règne de l'argent conduit à remettre en cause les valeurs sociales, les normes de comportements et des positions sociales qui paraissaient pourtant solidement établies, les acteurs mobilisant pour arriver à ce résultat des moyens contestables sur le plan de la morale publique. Dans *Le faiseur*, Mercadet devient détenteur de créances sur des individus qui ne valent rien aujourd'hui et qui pourraient valoir quelque chose / devenir quelqu'un demain. Dans *Le faiseur*, Mercadet relate des histoires d'escrocs qui vendent du plâtre en le faisant passer pour du sucre et qui, s'il ne trouve personne pour s'en plaindre, deviendront baron et / ou député.

## 7. LES RAPPORTS CONFUS QUE L'ÉTAT ENTRETIENT AVEC LES JEUX D'ARGENT ET LA SPÉCULATION FINANCIÈRE SYNONYME D'UNE MORALITÉ PUBLIQUE A GÉOMÉTRIE VARIABLE.

*La maison Nucingen* comporte une digression autours de la notion d'*improper* d'origine anglo-saxonne qu'on traduira par ce qui est admis en société. Le texte aborde la question du caractère légal ou illégal des moyens déployés par Frédéric de Nucingen (et d'autres) pour bâtir sa fortune, voire son degré d'honnêteté ou de malhonnêteté supposé (cf. Spandri F. [2013]). Dans le monde moderne tel que Nucingen le voit « *il n'y a que des apparences d'honnêtes hommes, et il regardait le monde comme la réunion de toutes les corruptions, de toutes les friponneries* » (Balzac H de [1837], p. 339). Les pratiques déployées par les individus dans le jeu d'argent et la spéculation entrent en contradiction avec ce qui est prescrit par un État garant de l'ordre social et de la morale publique. Sauf que changeant constamment de positions, l'État montre qu'il a du mal à fixer une ligne directrice à laquelle l'opinion publique pourrait se référer. L'État a d'abord interdit le jeu d'argent, puis il s'est fait organisateur de loteries avec la volonté d'assainir les pratiques (cf. la campagne récente sur internet « *Préférez un jeu responsable* ») et enfin a vu dans le jeu une source de revenu pouvant être taxée de sorte qu'il l'encourage alors que dans le même temps il discoure sur une addiction aux jeux devenue un grave problème de santé publique (cf. Brenner R. et Brenner G. [1993], Cosgrave J et Klassen TR. [2001], Guillaume M [1981], Neurisse A. [1991]é ). De même et sur les marchés de capitaux, l'État alterne entre une politique de laisser-faire et la volonté de réguler pour éviter les abus qui sont à l'origine des krachs boursiers.

Initialement, prévaut l'interdit du jeu sous toutes ses formes. Un exemple nous est donné avec le roi Saint Louis [1214-1270] qui proscrivit jusqu'à la fabrication des instruments de jeu que sont les cartes ou les dés. Les raisons de l'interdit sont doubles : (i) Le jeu d'argent est source de trouble à l'ordre public. On pense au scandale que fait le perdant, aux bagarres entre joueurs qui s'accusent réciproquement de tricherie, aux conséquences pour les familles des joueurs... Interdit, le jeu d'argent devient un secteur d'activités contrôlé par le crime organisé et il a donc mauvaise réputation ; (ii) Le jeu d'argent amène à un bouleversement non-souhaité de la hiérarchie sociale sur des bases contestables au regard de la morale publique, l'ascension sociale devenant affaire de chance et non de travail. Ayant prôné l'interdit, l'État est ensuite devenu organisateur des jeux d'argent avec comme objectif de moraliser ce qu'il ne pouvait empêcher. De 1539, datent les ordonnances de François I$^{er}$ qui crée la loterie royale de France « *procurant au peuple et*

*bourgeois, jeux et esbattements honorables* » (cf. Neurisse A. [1991], p. 91). Ramenant d'Italie le principe de la loterie, François I[er] se proposait de « *rhabiller les affaires du royaume, fort décousues* » (cf. Neurisse A. [1991], p. 91). L'État a ainsi compris que le jeu d'argent pouvait être source de revenu. A une époque ou les marchés des capitaux étaient peu développés et ou le système fiscal avait un faible rendement, on a souvent eu recours aux loteries pour financer des grands travaux (cf. le financement de la construction de bon nombre d'églises parisiennes dont Saint Germain l'Auxerrois, Saint Nicolas du Chardonnet, le Panthéon, Saint Sulpiceé ). La taxation sur les jeux d'argent peut se révéler être une opération extrêmement rentable bien que passablement hypocrite. Les prélèvements s'opérant sur les mises des joueurs, ils se font sur la base de contributions volontaires de joueurs qui en redemandent.

La Révolution Française signifie un retour en arrière, l'Assemblée Nationale choisissant d'interdire la loterie au motif qu'il y avait là « *un fléau inventé par le despotisme pour faire taire le peuple sur sa misère* » (cf. Neurisse A. [1991], p.179). Les Français se mirent alors à jouer sur les loteries étrangères signe d'échec des politiques qui visent à proscrire. En 1797, la loterie nationale est rétablie. Elle devient loterie impériale sous Napoléon avant d'être de nouveau interdite en 1836 en vertu d'un décret signé par Louis Philippe : la période au cours de laquelle Balzac rédige *La maison Nucingen*. Balzac constate donc que «*Les jeux sont fermés, la loterie n'existe plus, voilà la France bien plus morale crient les imbéciles… On joue toujours ! Seulement le bénéfice n'est plus à l'État qui remplace un impôt payé avec plaisir par un impôt gênant sans diminuer les suicides car le joueur ne meurt pas, mais seulement sa victime… Je ne vous parle pas des capitaux à l'étranger perdus pour la France, ni des loteries de Francfort… Voilà le sens de la niaise philanthropie de notre législateur. L'encouragement donné aux caisses d'épargne est une grosse sottise politique* » (Balzac H de [1837], p. 379). Dans *Le faiseur,* Balzac fait dire à Mercadet « *Notre esprit sera toujours plus fort que la loi. On ne tuera jamais la spéculation. J'ai compris mon époque… Aujourd'hui toute affaire qui promet un gain immédiat sur une valeur quelconque… même chimérique est faisable. ! On vend l'avenir, comme la loterie vendait le rêve de ses chances impossibles* » (Balzac H de [1840], acte III scène IV). La thèse de Balzac est donc qu'en voulant commander aux passions leur opposant la loi, on ne fait que déplacer le problème avec un instinct de jeu qui a trouvé à s'investir dans les opérations spéculatives sur les marchés de capitaux.

Dans *La maison Nucingen*, Balzac décrit un État en quasi-faillite et donc en constante recherche de fond : il émet des titres pour payer les intérêts de sa dette. « *N'a-t-on pas émis toujours avec l'aveu, avec l'appui des gouvernements des valeurs pour payer les intérêts de certains fonds afin d'en maintenir le cours et de pouvoir s'en défaire… Avec le piment d'un gain à faire habilement mis dans la gueule de mille boursiers, vous les forcez à prendre les rentes de je ne sais quelle république ou monarchie en faillite… émise… pour payer les intérêts de ces même rentes… Voilà les vrais principes de l'âge d'or où nous vivons* » (Balzac H de [1837], p. 370-371). En temps normal, l'État ferme délibérément les yeux sur ce qui se passe sur les marchés de capitaux. Il prétend laisser-faire / laisser-passer parce qu'il pense que c'est là le meilleur moyen pour que l'argent circule et entre dans les caisses du trésor public. En période de crises, il sera toujours temps de faire voter des lois de circonstances. « *Quand la machine saute, arrivent les pleurs et les grincements de dents, un temps où il ne se fait que des lois fiscales et pénales* » (Balzac H de [1837], p. 374). Au cours du XIX[e] siècle, l'opinion publique a pu être tenté par une autre voie qui n'est ni celle du laissez faire, ni celle de la régulation : interdire tout simplement les marchés de capitaux pour les mêmes raisons qu'on avait

choisi de museler le jeu d'argent. Ce débat autour des marchés de capitaux fut marqué par une intense action de lobbying des professionnels de la finance pour arriver à faire passer auprès de l'opinion publique l'idée selon laquelle ces mêmes professionnels sont tout sauf des parieurs ou joueurs invétérés alors que l'histoire que nous venons de raconter nous renvoie au contraire l'image confuse d'attitudes, de pratiques, d'institutions imbriquées les unes dans les autres (cf. De Goede M. [2005 b]).

## 8. LE CAPHARNAÜM DU ROMANCIER VERSUS LES MARCHÉS EFFICIENTS DES ÉCONOMISTES.

« *Chez Balzac, le désir de monnaie, le calcul au plus juste n'apporte aucun bien être supplémentaire à la société ! Il ne produit rien… Loin d'aboutir à une harmonie des intérêts qui est de toutes façon illusoire pour Balzac, cette logique monétaire engendre un brouhaha certes énergique, mais profondément anarchique* » (cf. Orléan A. in Peraud A. [2013], p. 144). Le monde obscur de la spéculation synonyme de jeu d'argent qui renvoie à la vision du romancier est à l'opposé de la représentation éthérée qu'en donnent les économistes qui pensent les marchés de capitaux comme une institution neutre et socialement utile qui contribue au financement des entreprises. Le dernier des grands romans de Bourse est probablement *L'argent* [1891] d'Émile Zola (cf. Suchère T [2016]). Depuis, on ne se croit plus autoriser à parler de la Bourse de la même manière sauf de façons épisodiques lorsque ressurgit quelque chose qui s'apparente au retour du refoulé : nous avons en tête cette phrase « *Mon véritable adversaire… c'est le monde de la finance… La finance s'est affranchie de toute règles, de toute morale, de tout contrôle* » tirée du discours du Bourget du candidat à l'élection présidentielle de 2012 François Hollande (cf. De Blic D. et Lazarus J. [2007], p. 10 avec d'autres citations d'hommes politiques français qui se veulent critiques par rapport à l'argent).

La fin du XIX$^{e}$ siècle voit les financiers s'intéresser aux écrits des économistes pour y puiser la légitimité qui leur faisait auparavant défaut. Par exemple, les économistes estiment possible de parvenir à objectiver les évolutions des cours de Bourse en faisant appel aux lois de la statistique. Le verbe « objectiver » est à prendre au sens d'un mouvement des prix qui obéit à des lois peu différentes de celles de la nature. Auteur de l'article intitulé *Commercial crises and sunspots* [1878], WS Jevons dit que les prix sur le marché du mais, du cotoné évoluent de façon cyclique. Il relie le cycle des prix à des considérations météorologiques, le tout s'expliquant en dernier ressort par le mouvement du soleil et des planètes (cf. De Goede M. [2005b] sur le rôle joué par les travaux de Jevons dans la genèse de l'indice Dow Jones). Il en résulte deux conséquences : (i) le spéculateur est une fiction inscrite dans l'univers du romancier. Personne n'a réellement d'emprise sur un marché gouverné par des lois qui nous dépassent en tant qu'individu. On peut tout juste s'essayer de comprendre mieux que les autres de quoi est fait le marché ; (ii) la Bourse devient une affaire sérieuse dans laquelle interviennent des professionnels formés, qualifiés, rationnels et calculateurs et donc le contraire d'individus mus par la passion du jeu. De nos jours, le mécanisme même des fonds de pension signifie un épargnant vu comme un mineur irresponsable et incompétent. Le professionnel se charge de gérer ses avoirs à sa place avec le souci déclaré sur la place publique des intérêts de ses mandants. Dans les études empiriques qui relèvent du champ de la sociologie / anthropologie des marchés financiers, on relate pourtant des comportements et des attitudes à la limite de la légalité et qui vont au minimum dans le sens d'un manquement à la morale et à l'éthique dont se revendique la profession : le trader qui accompagne le client sur n'importe quel idée même insensée parce qu'il s'intéresse uniquement à sa

commission, le trader qui dit ce que le client a envie d'entendre, le trader qui prend une position personnelle en avance sur celle de ses clients au regard des effets attendus des ordres qu'il doit passer, le trader qui a toujours une bonne explication à fournir a posteriori sur le pourquoi d'une catastrophe qu'il n'a pas vu venir et n'a pas su / pu éviter (cf. Godechot O. [2009] [2001], Ortiz H. [2014]). La lecture de l'œuvre de Balzac achève de ruiner nos illusions sur la rationalité des acteurs. La finance entretenant des rapports étroits avec le jeu d'argent, il en résulte plus généralement que « *La réalité économique n'est pas moins passionnel que d'autres réalités sociales* » (cf. Orléan A. in Peraud A. [2013], p. 129).

On n'est pas sûr que WS Jevons n'ait jamais pris le temps de s'interroger sur l'origine étymologique du verbe « spéculer » lorsqu'il est utilisé hors du champ de l'économie. « Spéculer » renvoie : (i) à l'action de celui qui contemple les astres (cf. la lune, le soleil et les autres planètes…); (ii) au fait de s'engager dans une pensée totalement abstraite qui s'oppose à une pratique reposant sur un savoir empiriquement fondé (cf. ce qu'on lit dans les manuels lorsqu'on aborde la question de la technique du chartisme appliquée au décryptage des cours de Bourse) ; (iii) et pour finir, le terme spéculer est généralement employé avec une connotation péjorative (cf. l'expression « vaine spéculation »). Dans *La maison Nucingen*, Balzac anticipe que certains acteurs, lobbys puissent être tentés de recouvrir pudiquement l'embrouillamini ou le capharnaüm que constituent la finance en inventant une histoire à raconter et apte à tous nous rassurer (cf. à l'origine, le capharnaüm désigne une ville commerçante et c'est un mot souvent utilisé par Balzac). « *Si les effets haussent ou baissent, si les valeurs augmentent et se détériorent, ce flux et reflux est produit par un mouvement naturel, atmosphérique en rapport avec l'influence de la lune et le grand Arago est coupable de ne donner aucune théorie scientifique sur cet important phénomène* » (Balzac H de [1837], p. 391). Et pour qui croit / adhère à cette fable *« qui viendrait dire que la haute banque est souvent un coupe-gorge commettrait la plus insigne calomnie »* (Balzac H de [1837], p. 391).

## RÉFÉRENCES

Autour du roman de Bourse :

Balzac H de. [1830], *Gobseck* in *La comédie humaine tome II : études de mœurs / scène de la vie privée*, collection bibliothèque de la Pléiade, éditions Gallimard.
Balzac H de. [1837], *La maison Nucingen*, in *La comédie humaine tome VI : études de mœurs / scène de la vie parisienne*, collection bibliothèque de la Pléiade, éditions Gallimard.
Balzac H de. [1840], *Le faiseur*, éditions Flammarion.
Bouvier-Ajam M. [1965], « Les opérations financières de la Maison Nucingen », *Europe*, n° 429-30, p. 28-53.
Kotin A. [1978], « La Maison Nucingen, ou le récit financier », *Romanic Review*, n° 69, p. 60-71.
Peraud A. [2013], *La comédie (in)humaine de l'argent*, éditions Le bord de l'eau.
Relfait C. [2007], *La bourse dans le roman du second XIX^e^ siècle : discours romanesque et imaginaire social de la spéculation*, éditions Honoré Champion.
Saillant R. [2011], *la maison Nucingen* (fiche de lecture), HEC, observatoire du management alternatif, http://appli6.hec.fr/amo/Articles/Fiche/Item/218.sls.
Spandri F. [2013], « Du malaise existentiel à la panacée économique : Stendhal, Balzac, l'improper, l'argent », *Romantisme : revue du XIX^e^ siècle*, n°160, p. 99-112.

Suchère T. [2016], « *L'argent* d'Émile Zola (1891) : la comparaison entre les marchés de capitaux, les aires de jeux et ses implications éthiques », *Les cahiers de sociologie économique et culturelle*, juin / décembre.
Tilby M. [2005], "The anatomy of a fictional banker: Balzac's Baron de Nucingen", *Essays in French literature*, n°42, p. 151-189.
Zola É. [1891], *L'argent*, éditions Le livre de poche.

Autour de la sociologie et de l'anthropologie de l'argent et des marchés financiers :

De Blic D. et Lazarus J. [2012], *Contre l'argent fou*, collection Les Rebelles, éditions Société éditrice du Monde.
De Blic D. et Lazarus J. [2007], *Sociologie de l'argent*, collection repères, éditions La Découverte.
De Goede M [2005 a], "Resocialising and repolitising financial market: contours of social studies of finance", *Economic sociology european electronic newsletter*, pp. 19-28.
De Goede M. [2005 b], *Virtue, fortune and faith: a genealogy of finance*, University of Minnesota Press.
Godechot O. [2009], «Concurrence et coopération sur les marchés financiers. Les apports des études sociales de la finance» in Steiner P. et Vatin F. [2009], *Traité de sociologie économique*, collection Quadrige, éditions PUF, pp. 609-645.
Godechot O. [2001], *Les traders : essai de sociologie des marchés financiers*, éditions la Découverte.
Guilhot N. [2006], *Financiers philanthropes : sociologie de Wall-Street*, éditions Raisons d'agir.
Hertz E. [2005], *The trading crowd: a ethnography of the Shanghai stock market*, éditions Cambridge University Press.
Jevons WS [1878], "Commercial Crises and sunspot", *Nature*, n°19, p. 33-37.
Klindleberger C. [1994], *Histoire mondiale de la spéculation financière*, éditions Valor.
Ortiz H [2014], *Valeur financière et vérité : enquête anthropologique sur l'évaluation des sociétés cotées en Bourse*, Editions de la FNSP.
Ortiz H [2012], «Anthropology of the financial crisis» in J. Carrier [2012], *Handbook of economic anthropology*, editions Edward Elgar, pp. 585-596.

Autour de la sociologie du jeu :

Amadieu T. [2011], «L'argent du jeu. Les représentations normatives relatives aux jeux de hasard», actes du colloque *Les usages sociaux de l'argent*, Université de Nantes.
Brenner R. et Brenner G. [1993], *Spéculation et jeux de hasard*, éditions PUF.
Caillois R. [1958], *Des jeux et des hommes : le masque et le vertige*, éditions Gallimard.
Cosgrave J et Klassen TR. [2001], "Gambling against the State: the State and the legitimation of gambling", *Current Sociology*, volume 49(5), pp. 1-15.
Guillaume M [1981], «Tu ne joueras point», *Traverses*, n°24, pp. 11-23.
Hamayon R. [2012], *Jouer : une étude anthropologique à partir d'exemples sibériens*, les éditions de la découverte.
INSERM [2008], *Jeux de hasard et d'argent : contextes et addictions*, disponible à la page http://www.inserm.fr/content/download/9923/74633/version/1/file/cp_ec_jeux22juil08.pdf.
Lavigne JC [2010], « Les jeux d'argent », *Revue d'éthique et de théologie morale*, n°262, pp. 7-35.
Neurisse A. [1991], *Les jeux d'argent et de hasard*, éditions Hermé.

Suchère T. [2014], «Examen dûne hypothèse anthropologique : lœmprise du ludique sur les conduites humaines» in Mahieu FR et Suchère T (coordination) [2014], *Autours de lôanthropologie économique : actualité des écrits du professeur André Nicolaï*, éditions lôHarmattan, pp. 83-99.
Valeur M. et Bucher C. [2006], *Le jeu pathologique*, éditions Armand Colin.
Valeur M. et Bucher C. [1997], *Le jeu pathologique*, collection «Que-Sais-Je ?» éditions PUF.